

# Chapitre 1

## Le populisme dans l'histoire contemporaine

### Aux sources du fascisme

André Mineau

D'entrée de jeu, plusieurs auront tendance à penser que les concepts de fascisme et de populisme décrivent en fait des réalités politiques séparées. Alors que le premier est identifié à des systèmes étatiques et idéologiques historiquement situés et désormais révolus (l'Italie fasciste et l'Allemagne nazie), le second serait conçu pour désigner les mouvements plus récents et plus souples d'une extrême droite d'après-guerre, soucieuse d'adapter son image à l'esprit des temps nouveaux. En fait, ce qu'on appelle aujourd'hui le populisme cherche à se démarquer d'un fascisme discrédité par l'histoire, auquel on hésite par ailleurs à attribuer le qualificatif « populiste ».

En réalité, le populisme est apparu sous sa forme contemporaine dès le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. On en retrace les premières manifestations dans la Russie d'Alexandre II, alors que des intellectuels urbains autodésignés comme « populistes » (*narodniki*) ont voulu devenir les éducateurs politiques de la paysannerie<sup>1</sup>. Par la suite, il y a eu d'autres expressions de populisme en Europe, entre autres dans le boulangisme et dans le Parti chrétien-social de Karl Lueger à Vienne, avant l'entrée en scène des fascismes en 1919.

Dans le contexte particulièrement troublé de la fin de la Grande Guerre, le fascisme italien et le nazisme semblaient offrir le meilleur avenir au populisme qui, par ailleurs, constituait une catégorie plus large et englobante. Mais fasciste ou pas, le populisme s'est toujours enraciné dans les variantes du concept moderne de peuple. C'est de là qu'il convient donc de partir.

---

1. Guy Hermet, « *Narodniki*, boulangisme, People's Party : trois populismes fondateurs du XIX<sup>e</sup> siècle », dans *Le retour des populismes : L'état du monde 2019*, sous la direction de Bertrand Badie et Dominique Vidal, Paris, La Découverte, 2018, p. 23-30. Voir aussi : André Mineau, « Aux origines des populismes : les fondements historiques d'un concept », *Revue Tunisienne de Science Politique*, numéro thématique : *Le populisme*, vol. 2, n° 4, déc. 2020.

## I. Le peuple entré dans l'histoire

---

Dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, le peuple est entré dans l'histoire comme le sujet prétendu de son propre avenir. Jusque-là, il s'incarnait politiquement dans le corps majestueux du monarque, dont il était indissociable, dans l'Europe des monarchies absolues. Mais les esprits éclairés ont commencé à y voir le résultat d'un contrat basé sur la volonté des individus naturellement libres et égaux, dont le consentement devait désormais étayer la rationalité du politique.

La pensée de Rousseau, à laquelle se rattachait le concept de peuple-contrat, constituait l'une des expressions les plus réussies de ce divorce entre le peuple et le roi qui, à partir de 1789, conduirait à une Révolution française qui durerait cent ans. Mais ce qu'il est important de retenir, c'est que le peuple, contractuel ou pas, serait de plus en plus considéré comme le dispensateur unique et obligatoire de la légitimité. D'où la nécessité grandissante, pour les ligues, mouvements et partis politiques de l'ère contemporaine, de se présenter comme l'expression de la volonté populaire.

À travers les XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, les mouvements populistes finiront par rejeter le concept de peuple-contrat, dans le contexte de leurs tensions avec les courants démocratiques. Mais, paradoxalement peut-être, ils se présenteront en fait comme étant « hyperdémocratiques », en fondant leur légitimité sur un lien direct, unique et privilégié avec le peuple. Ils prétendront capter l'essence d'une volonté générale qu'eux seuls pourront vraiment saisir, décoder et traduire, et ils auront tôt fait de défendre la légitimité de leur mission historique au service du peuple.

Le concept de peuple comporte par ailleurs un deuxième sens, potentiellement plus utile aux populistes. Ce sens, apparu au XVIII<sup>e</sup> siècle mais développé surtout au XIX<sup>e</sup>, est directement relié à l'éveil des consciences nationales, dans une Europe centrale en lutte contre le bonapartisme et en réaction contre la philosophie des Lumières. On se trouve en présence ici d'un contexte particulier qui permettra d'augmenter la crédibilité et l'impact d'une conception d'origine allemande, proposée en réaction contre les Lumières et caractérisée par son opposition à l'universalisme.

Cette conception se réfère à Johann Gottfried Herder (1744-1803) et à son concept de *Volksgeist* (1774). En fait, Herder voit le peuple à un autre niveau que celui de l'association des individus. Il comprend le peuple comme le dépositaire d'une culture et, les cultures étant différentes les unes des autres, les peuples se distinguent par des particularités qui, en elles-mêmes, sont naturelles, positives et respectables. Mais quelles qu'aient pu être les intentions de Herder lui-même, la voie était ouverte pour une conception plus fermée ou exclusive de la nation<sup>2</sup>.

D'après Patrick Cabanel, on finit par obtenir un concept investi par le romantisme, qui présente le peuple comme une réalité organique, ethnique et généalogique. Ce concept exclut la notion de société civile (*Gesellschaft*) au profit de celle de communauté (*Gemeinschaft*), et il remplace l'appartenance subjective par les critères objectifs de la tradition et du passé, par les holismes du sang et de la langue. Le *jus soli* cède la place au *jus sanguinis*. Et c'est cette approche qui rendra possible la première définition d'une conscience nationale allemande<sup>3</sup>.

---

2. Patrick Cabanel, *La question nationale au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Éditions La Découverte, 1997, p. 10.

3. *Ibid.*, p. 10.

Bien sûr, le nationalisme allemand, tel qu'il s'est développé au cours de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle dans les milieux intellectuels, maintiendra un lien soit avec le libéralisme, soit avec la pensée républicaine. Mais Herder annonce cette tendance divergente qui permettra la structuration du nationalisme *völkisch* qui, en Allemagne, deviendra le véhicule du concept « ethnique » du peuple. Un jalon important se trouve dans les *Discours à la nation allemande* de Fichte, où l'on peut observer un concept de peuple défini en fonction d'une essence rattachée à des origines.

Il n'est pas facile de rendre en français la signification exacte, en pareil contexte, du terme « *völkisch* ». Celui-ci peut être traduit par « populaire », mais aussi par « populiste », ou même par « ethnique ». Une chose est sûre, cependant : on se trouve en présence d'une sorte de « métaphysique » du peuple, désigné comme une « essence spirituelle », comme une « force vitale », comme une entité autonome qui transcende toutes les individualités qui le composent. Cette notion du peuple comme substance spirituelle autonome, exprimée dans les textes de Paul de Lagarde et de Julius Langbehn entre autres, finira par s'ancrer sur des bases ontologiques d'un genre plutôt « positiviste<sup>4</sup> ». Autrement dit, cette approche pourra ultimement s'arrimer sur les légitimités théoriques nouvelles offertes par les sciences de l'homme. Le progrès de l'anthropologie sociale ou de l'ethnologie conduira à la notion de peuple comme ensemble relativement fixe de caractéristiques ethniques, alors que le développement parallèle de la biologie, de l'anthropologie raciale et des théories de l'hérédité permettra d'enraciner l'ethnie dans un substrat biologique.

Parallèlement, il y a un troisième sens au concept de peuple, celui de « petit peuple », qui fera l'objet d'une modernisation parallèle dans un sens ultimement révolutionnaire. Ce sens n'est pas nouveau dans l'histoire, mais on aura de plus en plus tendance à identifier le peuple aux classes défavorisées de la société industrielle : paysans, artisans, ouvriers, etc. On verra dans ces classes le « vrai peuple », le peuple dans toute son authenticité, celui qui est concrètement exclu même quand on parle en son nom, ce peuple que trahissent quand même et toujours les institutions républicaines elles-mêmes là où elles existent. Par exemple, c'est le « vrai peuple » de Paris que la République massacre en juin 1848, aussi bien que durant l'épisode de la Commune, après la défaite dans la guerre contre la Prusse. Et c'est ce « petit peuple » du monde industriel que les fascismes essayeront plus tard d'organiser et d'intégrer, dans le cadre de leur approche nationaliste populaire ou populiste.

## II. Le fascisme en tant que forme du populisme

Au XX<sup>e</sup> siècle, le fascisme en général, incluant le national-socialisme en particulier, se développera en tant que forme du populisme, sur la base de la jonction du peuple-ethnie et du « petit peuple », dans la perspective encadrante des nationalismes générés par la culture politique du XIX<sup>e</sup> siècle. Parmi les traits distinctifs du fascisme contemporain, on retrouve précisément les caractéristiques essentielles du populisme en général, à savoir :

1. le peuple oublié, perdu, trahi, menacé, qu'il faut retrouver, restaurer ou sauver ;
2. le rejet de la philosophie des Lumières et des universalités ;
3. l'indifférence ou la trahison des élites traditionnelles<sup>5</sup>.

4. George L. Mosse, *The Crisis of German Ideology: Intellectual Origins of the Third Reich*, New York, Grosset and Dunlap, 1964.

5. André Mineau, *op. cit.*

À cela, il faut ajouter une quatrième caractéristique, propre au fascisme : la présence d'un chef charismatique qui, mieux que personne, connaît et interprète la pensée de son peuple, avec qui il réclame un lien direct.

Ainsi, dans le cadre particulier (mais non pas exclusif) du fascisme, le populisme aura tendance à s'appuyer sur le peuple-ethnie, dans lequel il peut se reconnaître directement sans la « fiction » du contrat, tout en cherchant à enrôler le « petit peuple » au service d'une totalité nationale dont l'avenir justifie tout. Il cherchera donc à retrouver et à sauver le peuple dans son authenticité, en rejetant les ratiocinations issues de la philosophie des Lumières et en dénonçant, à cor et à cri, la trahison prétendue des élites.

On pourrait être tenté de voir un populisme de droite là où le peuple-ethnie est sollicité, par opposition à un populisme de gauche qui serait issu d'une vision purement méliorative du « petit peuple ». Mais ce serait risqué à certains égards. D'abord, on doit remarquer que les premiers populistes ne se percevaient pas nécessairement à travers le prisme de l'opposition gauche-droite. Ensuite, on sait que les fascistes allaient explicitement se positionner à distance de la gauche et de la droite à la fois, en proposant ce qu'ils appelaient la « troisième voie ». Quoiqu'il en soit, ce qu'il est important de retenir, c'est que certains courants idéologiques contemporains, issus du XIX<sup>e</sup> siècle et amplifiés par les conséquences de la Première Guerre mondiale, ont développé et radicalisé les « nationalismes du peuple » ou les populismes dits « de droite », à travers les fascismes de l'Italie, de l'Allemagne et d'ailleurs. Et ceux-ci se sont actualisés à travers des mouvements, des partis et des régimes totalitaires.

Le fascisme représente en fait un sous-ensemble du phénomène totalitaire contemporain. Incluant principalement le fascisme italien et le nazisme, il est basé sur des idées d'extrême droite à la fois conservatrices, nationalistes, populistes et, éventuellement, racistes, même s'il n'épuise pas les possibilités théoriques et pratiques du nationalisme, du populisme et du racisme. Il s'articule donc autour de la dictature d'un parti totalitaire, œuvrant au service d'une idée incarnant la valeur absolue, à savoir la nation, dont la substance se colle au peuple encadré par l'État. Le fascisme repose ainsi sur une idéologie totalitaire nationaliste qui vise à unifier le peuple par l'intégration nationale de la classe ouvrière, qui cherche à éliminer l'internationalisme marxiste toxique pour le peuple, et qui s'enracine dans les événements entourant la conclusion de la Grande Guerre. En un mot, le fascisme constitue la forme historique d'un ultranationalisme populiste dirigé par les classes moyennes.

En fait, les trois critères qui, à mon avis, caractérisent le populisme sont clairement enracinés dans la base même de l'idéologie fasciste. D'abord, il s'agit de retrouver et de sauver le peuple comme lieu de la valeur ontologique ultime et du sacré. Ensuite, ce peuple est menacé de dégénérescence par la philosophie des Lumières et ses dérivés : libéralisme, internationalisme, pacifisme, marxisme, humanitarisme, égalitarisme, etc. Enfin, le peuple a été trahi et mis en danger par une élite traditionnelle qu'il convient maintenant de remplacer.

On doit constater ici que le contexte de la conclusion de la Grande Guerre a permis l'épanouissement des formes idéologiques fascistes, en favorisant la genèse de mythes fondateurs qui s'avéreraient particulièrement puissants. Parmi ceux-ci, il faut mentionner le mythe d'origine de la « solidarité des tranchées », ce lieu séminal où le « vrai peuple » se retrouve et prend conscience de lui-même. Il y a eu également le mythe du *Dolchstoß*, ce coup de poignard dans le dos d'une armée allemande prétendument vaincue sur le champ de bataille, ou celui de la « victoire mutilée » des nationalistes

italiens. Sur le plan directement politique, l'Europe en général a connu l'effondrement de régimes, de dynasties, de systèmes étatiques et d'empires, en plus du choc généré en Allemagne par le *Diktat* de Versailles.

Dans ce contexte, le fascisme proposait un projet idéologique et politique nationaliste, basé sur la pureté perdue que le peuple devait retrouver et sur la nécessité d'instiller le nationalisme dans les masses ouvrières, que l'on présumait contaminées par les idéologies de gauche. Alors que le peuple était humilié et menacé, le salut proviendrait du peuple lui-même, dans ses classes moyennes et moyennes inférieures qui, en se mobilisant, produiraient et suivraient les nouveaux chefs que la situation exigeait. Autrement dit, dans la nouvelle fiction politique du fascisme, c'était le peuple lui-même qui prendrait en charge son avenir, par l'entremise d'une nouvelle élite qui en exprimait l'essence et la légitimité.

Cette nouvelle élite entra en scène bruyamment le 23 mars 1919, alors que Benito Mussolini créait, à Milan, les *Fasci Italiani di Combattimento* qui prendraient le pouvoir à la fin d'octobre 1922. Ce serait le premier régime fasciste de l'Europe, donc l'archétype, le modèle de base. Et ce serait en Allemagne, plus tard, que le fascisme développerait sa forme la plus virulente à travers le national-socialisme et son projet populiste extrême. Les nationaux-socialistes feraient irruption dans l'histoire avec leur conception particulière du peuple allemand, dont ils imposeraient ultimement les contenus à toute l'Allemagne.

### III. La conception du peuple dans l'Allemagne nazie

Le nazisme était une forme du populisme contemporain, parce que le peuple, pour les nazis, constituait la réalité ontologique ultime et le lieu de la valeur suprême. Ils entendaient le peuple dans le deuxième sens moderne du concept, à savoir un tout qui englobe des individus sur la base de caractéristiques objectives communes. Mais ils n'hésitaient pas à couler ces caractéristiques dans le béton des déterminismes héréditaires et raciaux. Et leur approche politique passait par la mise à contribution du peuple dans son troisième sens, celui du « petit peuple » : il fallait mobiliser les petites gens pour leur rendre leur patrie et en faire des nationalistes.

Pour les nazis et autres nationalistes radicaux des années 1920, le peuple allemand s'était très mal sorti de la Grande Guerre. Il était humilié par une défaite que l'on imputait à la trahison des uns et des autres et, surtout, il devait vivre désormais, à l'ombre du *Diktat* de Versailles, sous des institutions républicaines imposées de l'étranger. Celles-ci avaient pour conséquence particulièrement funeste de paralyser le pays par la promotion des dissensions internes et, indirectement, par la promiscuité raciale. En effet, les Juifs et autres « inférieurs » raciaux et héréditaires, disait-on, pouvaient continuer en toute impunité à « empoisonner » le sang allemand. À l'époque, les chercheurs nazis publiaient d'ailleurs beaucoup de statistiques qui visaient à documenter le cauchemar démographique d'un avenir qui, pour le plus grand malheur de l'Allemagne, verrait advenir la domination numérique des Juifs, des étrangers, des tarés héréditaires, etc.<sup>6</sup>

6. Ce passage et les paragraphes suivants se réfèrent à des documents d'archives, conservés aux Archives fédérales allemandes (*Bundesarchiv Berlin-Lichterfelde* ou BA).